



Bastia

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Bastia à l'ère industrielle

XIX^e - XX^e siècle



SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| L'histoire de Bastia Parcourez l'histoire de la ville au XIX ^e siècle | 4 |
| Frise chronologique..... | 8-9 |
| Un nouveau plan d'urbanisme | 10 |
| Les activités commerciales et industrielles..... | 16 |
| Bastia, pôle financier de l'île | 20 |
| La vie quotidienne au XIX ^e siècle .. | 22 |
| Pistes d'ateliers | 35 |



Histoire de Bastia



Fondée il y a plus de 600 ans, Bastia a évolué au rythme des changements politiques qui ont marqué l'histoire de la Corse. Génoise du XIV^e jusqu'au XVIII^e siècle, elle fut cédée au Roi de France, trouva son indépendance sous l'autorité de la couronne d'Angleterre avant d'être rattachée à la République Française.

La ville a gardé de nombreuses traces de son histoire au travers de ses bâtiments comme de son urbanisme.

Par le biais de ce dossier pédagogique, nous allons essayer de comprendre comment a évolué Bastia à l'ère industrielle.

Un désir d'indépendance

Au XVIII^e siècle, Bastia est confrontée à des difficultés à la fois politiques et militaires. Suite à de mauvaises récoltes, trop d'impôts, mais surtout à la non reconnaissance nobiliaire des familles notables par Gênes, une période des « révolutions de Corse » débute.

Ces révolutions signent la fin de la Corse génoise et en 1768, l'île est officiellement cédée à la France. Fin stratège, Louis XV comprend assez vite le rôle de la non reconnaissance nobiliaire des notables locaux par Gênes, dans l'explosion des révoltes corses. Il crée alors le régiment du Royal Corse. En faisant carrière dans la marine française, de jeunes insulaires pouvaient être anoblis, chose impossible dans le système nobiliaire génois. Bastia retrouve alors un certain apaisement, et ce malgré la forte répression mise en oeuvre par les différents gouverneurs français.

A partir de mars 1793, la période dite de Terreur s'installe à Paris, affaiblissant par la même occasion l'emprise de la France sur la Corse.

Pascal Paoli, fondateur de l'ancien gouvernement révolutionnaire opposé à la République de Gênes, souhaite profiter de ce climat de tension pour reprendre le pouvoir et donner à la Corse son indépendance. À cette fin, il demande l'appui de la couronne d'Angleterre.

POUR ALLER PLUS LOIN



Pascal Paoli

Portrait lithographié
par François-Séraphin Delpech
(1778-1825)

Qui est Pascal Paoli ?

Le meneur de la Révolte contre Gênes est né le 6 avril 1725 à Morosaglia en Haute-Corse. Il est le fils de Giacinto Paoli, l'un des chefs de la révolution de 1729. Tous deux seront exilés à Naples jusqu'en 1755.

A la suite de son retour en 1755, Pascal Paoli met en place un gouvernement révolutionnaire opposé à la République de Gênes qu'il installe à Corte. La ville est donc officiellement la Capitale de la Corse de 1755 à 1769. Quarante ans avant la Révolution Française, il rédige une constitution très avant-gardiste.

Les principaux fondements en sont :

- La séparation des pouvoirs ;
- Une grande liberté religieuse ;
- Le droit de vote pour les femmes ;
- Un pouvoir électif au peuple.

Homme des Lumières, il accorde une grande importance à l'éducation et décide de créer la toute première université de Corse à Corte, afin d'éduquer la population.

Pascal Paoli gouverne durant quatorze ans en menant une vraie politique sociale, économique et militaire. Son ascension est stoppée en 1768, lorsque Gênes cède provisoirement l'île à la France. Louis XV envoie 20 000 hommes sur place pour investir le territoire de Paoli et le 8 mai 1769, Pascal Paoli perd la bataille de Ponte Novo. Il n'a alors pas d'autre choix que de s'exiler.

Revenant en Corse en 1791 avec des vaisseaux anglais, il tente de reprendre Bastia aux Français. De 1794 à 1796, la Corse connaît un nouveau régime : le Royaume Anglo-Corse. Mais dès 1795, Paoli est contraint à s'exiler de nouveau en Angleterre, où il meurt en 1807.

En février 1794, les armées anglaises et les troupes paolistes encerclent Bastia sur terre et en mer. Après trois mois de résistance et une famine, les troupes françaises se voient dans l'obligation de capituler. C'est alors que le 24 mai 1794 une reddition est signée, obligeant les Français à céder la place aux Anglais. Bastia est alors proclamée capitale du royaume Anglo-corse.

De 1794 à 1796, l'île est un état indépendant sous la souveraineté de George III.

Dès lors, un vice-roi britannique est nommé. Il s'agit de Lord Eliott qui s'installe à Bastia, maintenant la ville dans sa fonction de capitale politique.

Pour représenter ce nouveau gouvernement et symboliser la souveraineté Anglo-corse, de nouvelles armoiries sont créées, dont un exemplaire est conservé au musée de Bastia.

Peinte sur panneau vers 1794, cette armoirie est composée de deux médaillons, représentant les armes du Royaume-Uni pour l'un et la tête de Maure pour l'autre, le tout surmonté de la couronne royale.

En dessous ce trouve la devise du nouveau royaume : « Amici e non di ventura » (amis et pas seulement par accident) en référence au discours du vice-roi Sir Elliot, lors de l'avènement de ce nouveau régime.



La Corse de nouveau française

En écartant Pascal Paoli du pouvoir, un sentiment d'injustice et d'ingratitude est ressenti par la population. Elle prive ainsi le nouveau régime d'une assise populaire dont elle aurait eu besoin pour maintenir son autorité.

Ce ressentiment et les victoires de l'armée française en Italie provoquent de nombreux mouvements d'agitation. En 1796 les troupes françaises, menées par le jeune général Napoléon Bonaparte, progressent en Italie et finissent par infiltrer l'île. Constatant que l'insurrection monte, les Anglais reçoivent l'ordre de fuir.

La Corse se retrouve de nouveau rattachée à la France, alors sous le régime du Directoire.

Dans une volonté d'apaisement, la liberté religieuse est autorisée et les poursuites contre les partisans du royaume Anglo-corse abandonnées. Parallèlement, une politique d'intégration de la Corse à la France, mise en place dès 1778, est relancée. Elle visait à faciliter l'intégration de la population locale par l'éducation publique, et notamment par l'apprentissage de la culture et la langue française. Dans cette optique, des enseignants sont envoyés de Paris pour assurer les cours dans l'ancien collège des jésuites devenu école centrale.

Bastia au début du XIX^e siècle

En devenant française, la Corse acquiert une nouvelle organisation économique et administrative. En 1800, elle est divisée en deux départements, qui portent chacun le nom de leur fleuve principal. Ajaccio est chef-lieu du département du Liamone, et Bastia celui du Golo, dont l'administration s'installe dans l'ancien couvent des Missionnaires Lazaristes.

La ville subit de nombreux ravages durant cette période troublée. Partiellement délabrée elle n'arrive pas à s'adapter face à une population en constante augmentation. Le manque de financements ne facilite pas les rénovations, alors qu' Ajaccio jouit de nombreux projets d'embellissement.

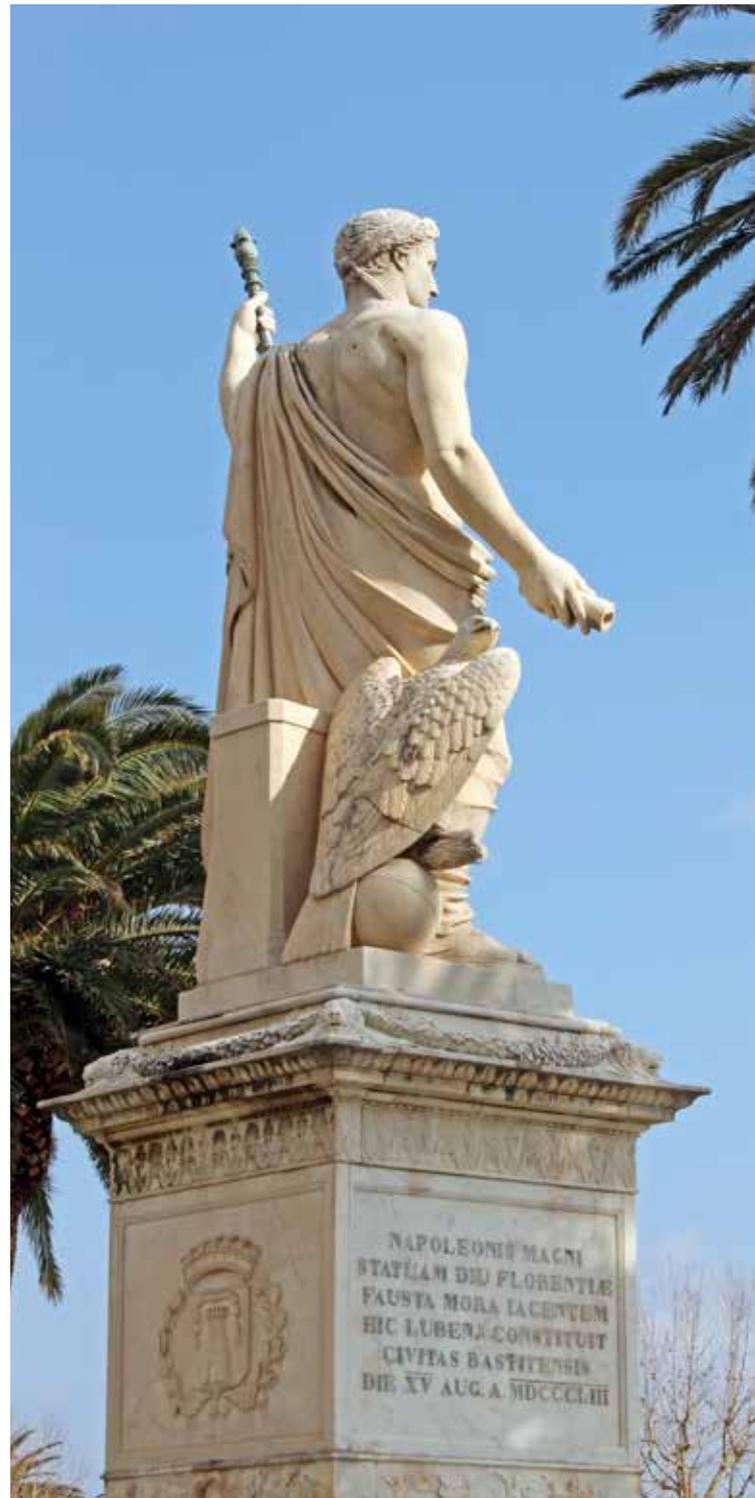
A la suite de problèmes économiques, les deux départements sont réunis en un seul en 1811, faisant perdre à Bastia son rôle de capitale administrative et le siège de l'évêché au profit d' Ajaccio, la ville natale de l'Empereur Napoléon. Bien qu'elle concentre encore la majorité de la population insulaire et de ses grandes fortunes, Bastia n'est plus qu'une sous-préfecture, d'où une certaine impopularité à l'égard du régime impérial.

L'année 1814 est ainsi marquée par une contestation violente du gouvernement de Napoléon I^{er}. Un blocus continental, en limitant l'activité commerciale, engendre la pauvreté et le mécontentement des Bastiais. Ils se réunissent alors dans l'église Saint Charles et élisent « Le Comité Supérieur », tout en élevant Bastia au rang de « capitale du royaume de Corse ». Leur souhait est d'acquérir à nouveau leur indépendance en rétablissant le régime du Royaume Anglo-Corse.

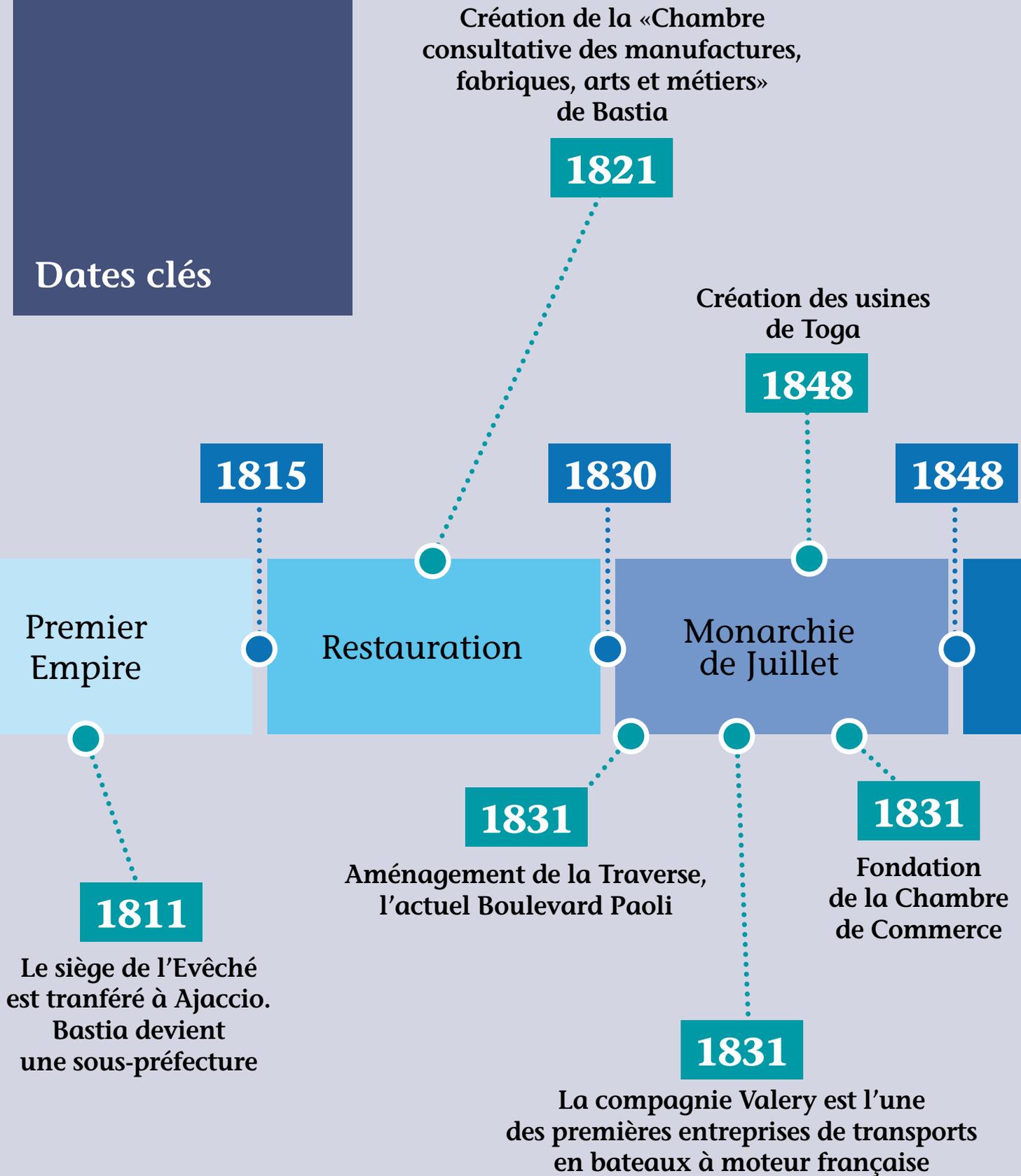
Même sans l'appui de Corte et d' Ajaccio, les Bastiais chargent des émissaires afin de rallier George III à leur cause. Celui-ci envoie ses troupes et permet à Bastia de reprendre son indépendance. Au même moment, l'Empire de Napoléon I^{er} s'effondre. La France redevient une monarchie gouvernée par Louis XVIII. A la suite d'accords entre la France et l'Angleterre, la Corse est à nouveau française. Malgré une période troublée durant les 100 jours, Bastia retrouve son calme sous le règne de Louis XVIII.

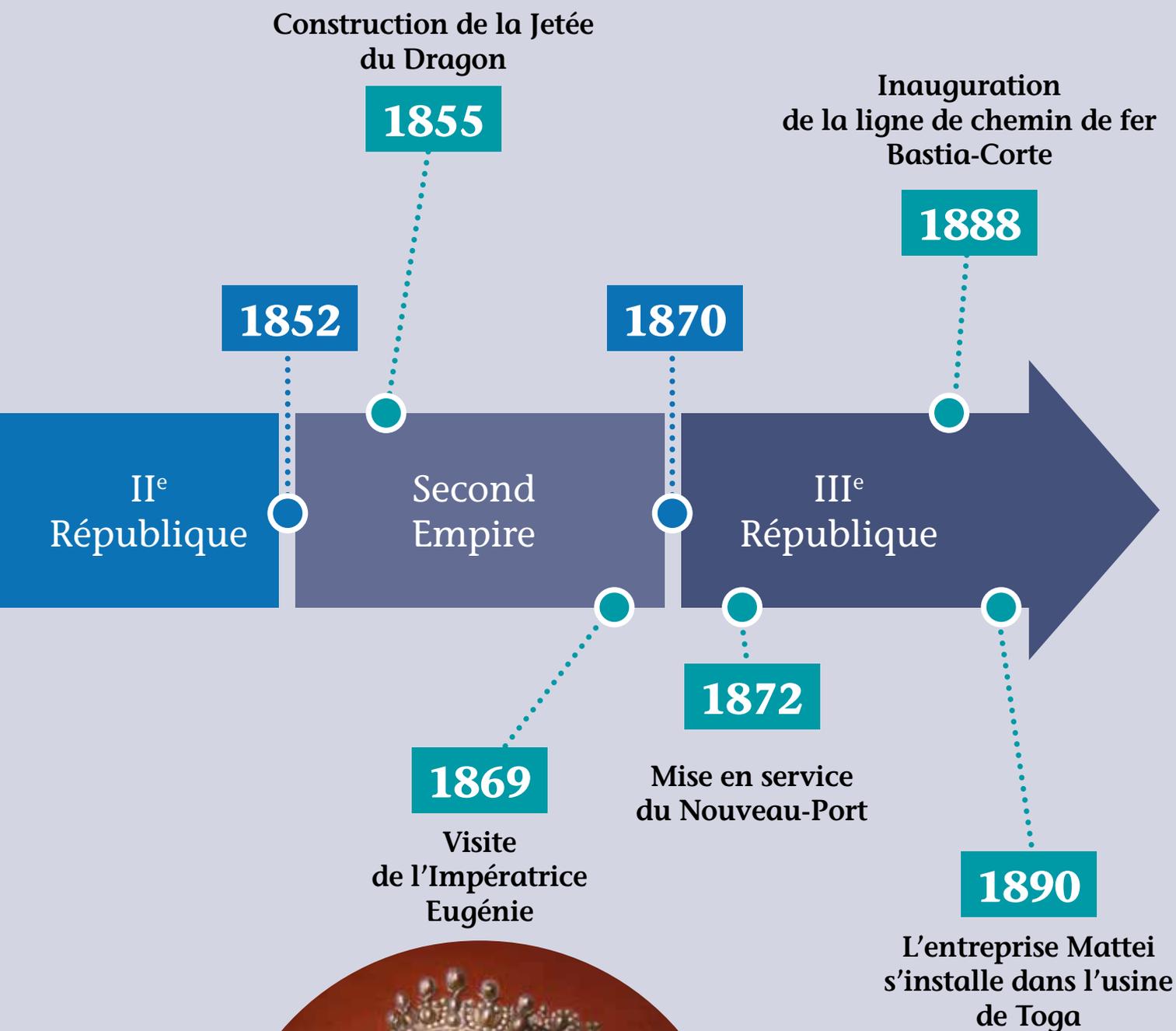
N'ayant plus son rôle de Capitale administrative, la ville se recentre sur ses activités économiques. La Révolution industrielle et notamment le développement de la marine à vapeur va répondre aux besoins, toujours plus grands, de cette cité commerciale.

Le flux toujours plus important dans le Vieux Port, la création d'usines, permettent à la ville de se développer considérablement. Au cours du XIX^e siècle, Bastia subit alors de nombreuses transformations qui en modifient profondément la physionomie.



Dates clés





Un nouveau plan d'urbanisme



Des axes de communication

Au XVIII^e siècle et plus encore au XIX^e siècle, l'urbanisme devient une question cruciale pour les gouvernements européens. Bastia n'échappe pas à ce mouvement. L'organisation de son territoire rend compte, tout au long de cette période, de la nouvelle organisation politique, économique et administrative mise en place. Il apparaît alors nécessaire de doter la capitale de nouveaux bâtiments publics, de développer de nouvelles routes et d'assainir le tissu urbain pour améliorer la qualité de vie de ses habitants. Pour ce faire, on fait venir sur l'île des architectes du gouvernement et des ingénieurs des Ponts et Chaussées.

Au XVIII^e siècle, Bastia est encore une petite cité, avec une population de seulement 7 922 habitants qui se répartit majoritairement dans ses deux quartiers historiques :

- **Terra Nova**, dans la citadelle, l'ancien centre politique, administratif et religieux de l'époque génoise.
- **Terra Vecchia**, le quartier du port, qui était au départ consacré au commerce et à la navigation. Il abritait de riches familles commerçantes. A partir de l'époque française le centre administratif y est transféré, à la fois pour marquer la rupture avec l'époque génoise et par manque de place. Il devient alors le cœur de la ville.

Ces quartiers sont vétustes : la salubrité y fait défaut, l'approvisionnement en eau est insatisfaisant tout comme le pavage des rues. Aussi dès 1817, le dallage devient l'une des préoccupations majeures de la municipalité, même si les budgets alloués ne sont pas à la hauteur des besoins.

Dès le début du XIX^e siècle, un nouveau plan d'urbanisme voit le jour. Cependant ce n'est que sous la Monarchie de Juillet, que des financements importants permettent de créer de nouveaux axes de communication.

Dès 1831, la municipalité décide de créer une voie de communication, large et carrossable, permettant de relier rapidement et commodément la ville haute à la ville basse.

L'actuel Boulevard Paoli va devenir l'axe principal de la ville. Pourtant les travaux mirent du temps à se concrétiser et durèrent longtemps.

Par ses hautes maisons de style toscan, cette artère est caractéristique de l'architecture bastiaise du XIX^e siècle. Les élégantes façades sont colorées, dotées de moulures et d'ornements néoclassiques, de persiennes à jalousies et de balcons ceints de ferronneries.

La municipalité est soucieuse de préserver l'élégance de cette nouvelle rue. C'est pourquoi en 1839 elle prend un arrêté imposant aux futures constructions d'avoir obligatoirement quatre étages d'habitation sur un magasin ou café en rez-de-chaussée. Sous le Second Empire de nouvelles bâtisses sont érigées, surtout dans la partie basse du boulevard, et l'on remarque que celles-ci ont quelques niveaux supplémentaires.

La rigueur de ces alignements et l'organisation systématique des façades répondent au même souci de rationalisation de l'espace que l'haussmannisation à Paris.

De 1842 à 1844, de grands travaux sont subventionnés par le gouvernement du roi, pour réaménager le rivage maritime entre le Vieux Port et la place Louis-Philippe (l'actuelle place Saint-Nicolas).

Un système de quais, de murs de soutènement et d'apports de terre a été créé, permettant l'établissement d'une voie carrossable le long du front de mer (l'actuel quai des Martyrs de la Libération).

Ce nouvel axe urbain, fort commode, prend le nom de « Traverse Royale ». La couronne en marbre placée en contrebas de la place saint Nicolas en commémore la création et la subvention royale qui en est à l'origine.



1 Le Boulevard paoli



2 Le quai des Martyrs de la Libération



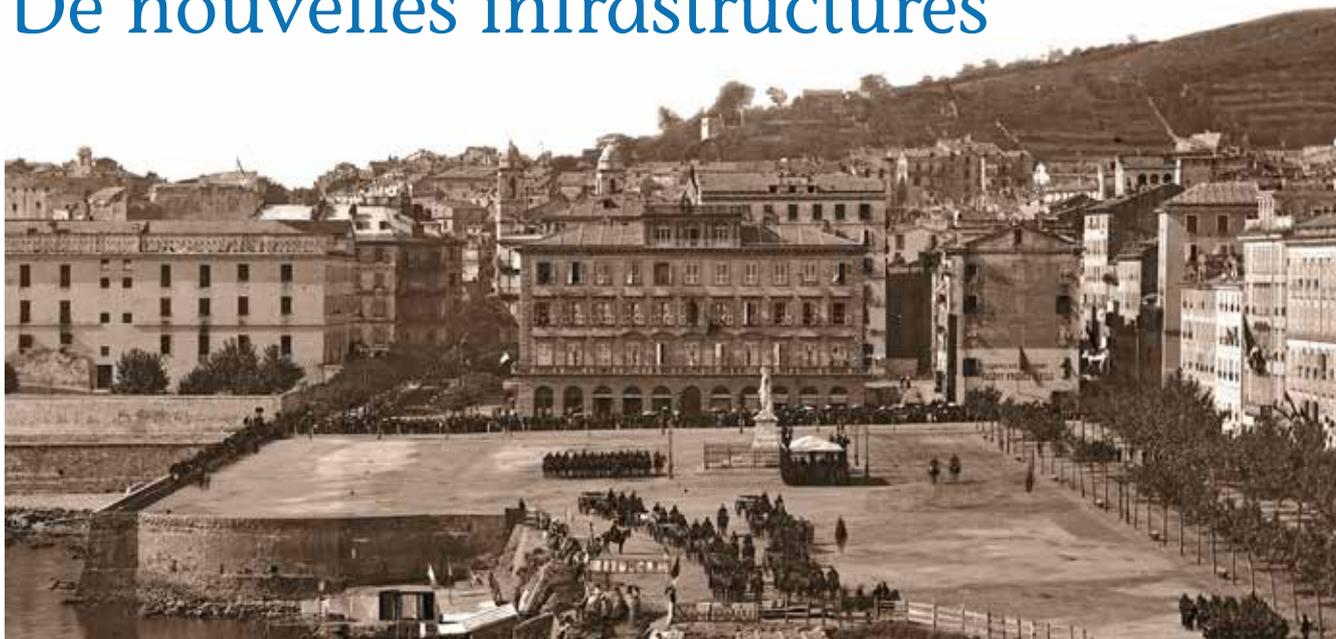
3 La rue César Campinchi

La municipalité émet également le vœu de créer une nouvelle rue marchande, qui devient dans les plus brefs délais « l'une des plus belles rues et des plus importantes de la ville ».

Ce nouvel axe, parallèle à la Traverse (l'actuel Boulevard Paoli), est affublé du nom provisoire de rue n°3. Le commencement des travaux de réalisation va traîner jusqu'en 1851 à cause des difficultés rencontrées dans l'achat de diverses parcelles. En 1871, on décide l'élargissement de cette rue qui passe de 5 à 12 mètres de large.

Lors des travaux de terrassement une grande quantité de pierres à bâtir est dégagée, elle sera utilisée pour la construction du théâtre, lequel donnera d'ailleurs son nom à la rue : la « rue de l'Opéra » (actuelle rue César Campinchi).

De nouvelles infrastructures



4 La Place Saint Nicolas

Le souhait de donner à la ville une allure plus moderne et assainie va se matérialiser, surtout à partir de 1849 par la mise en oeuvre d'un plan d'urbanisme en damier.

En complément de la création de nouvelles artères et la rationalisation du tracé urbain, le besoin de lieux de détente librement accessible à une population de plus en plus nombreuse se fait sentir, aussi est-il décidé d'aménager une grande place : **l'actuelle Place Saint Nicolas**.

Au milieu du XVIII^e siècle les autorités françaises avaient aménagé un terrain vague proche du Palais du Gouvernement (l'actuel lycée Jean Nicoli) pour servir de lieu de promenade.

Elle s'appellera la place Narbonne en référence à un général français envoyé dans l'île par Louis XV. Elle prendra par la suite différents noms au rythme des aléas de l'histoire : Champs de Mars, place de Rivière en l'honneur du marquis Charles de Rivière, Gouverneur de la Corse sous la Restauration, Place Louis Philippe.

Elle tire son nom actuel d'un ancien hôpital et d'une chapelle datant du Moyen-Age, démolis en 1889 lorsque l'on relia la place au boulevard Paoli.

En 1824, on souhaite agrandir celle-ci en reliant la place Saint Nicolas et la place du Gouvernement. Ce projet est nécessaire car la ville est totalement dépourvue de lieu pour la promenade publique et de champ de manoeuvre pour la garnison.

Après quelques difficultés de mise en oeuvre, les travaux commencent en 1837.

A l'extrême fin du XIX^e siècle, la place est agrandie par le comblement de l'anse du Fango grâce aux déblais provenant du creusement du tunnel ferroviaire.

En 1894, on borde l'esplanade par une balustrade et en 1898 on y plante des platanes. En 1900, les travaux de terrassement et de comblement sont achevés. En 1907, on plante cinquante palmiers phoenix canariensis, achetés à une pépinière de Golfe-Juan.

La même année, on commande un kiosque à musique, en fonte de fer, à la fonderie Guillot-Pelletier d'Orléans. Il est inauguré, au centre de la place, en 1908.

D'autres lieux d'agrément sont aménagés afin de répondre aux besoins de la population locale comme des touristes qui commencent à découvrir la Corse et qui sont nombreux à faire escale à Bastia.



5 Le Jardin Romieu

Le jardin Romieu est un vaste parc qui borde le quai sud du vieux port de Bastia et le relie à la citadelle. Situé non loin de l'emplacement de l'ancien jardin d'agrément des gouverneurs génois, il est le premier jardin public de Bastia.

En 1869 Joseph Pascal Romieu fait un don à la ville de 36 000 francs afin participer à l'aménagement du quai sud sur lequel est située sa demeure familiale : le palazzu Rinesi.

La municipalité décide d'utiliser cet argent pour créer une liaison entre Terra Nova et le Vieux Port de Terra Vecchia.

Il s'agit de prolonger la rampe Saint Charles, aménagée en 1819, par un escalier monumental permettant, par la même occasion, d'éblouir les touristes lors de leur arrivée par le port.

Le chantier est confié, en 1871, à l'architecte Paul Augustin Viale, à qui l'on doit notamment la nouvelle façade de l'église Saint Jean-Baptiste. Presque immédiatement, il prévoit de compléter l'escalier par un cheminement parallèle au quai, en contrebas des remparts de la Citadelle.

La mode était à l'époque aux jardins exotiques dont on trouvait beaucoup d'exemples sur la Côte-d'Azur ou la Riviera italienne. L'acclimatation d'essences exotiques était par ailleurs une pratique assez répandue dans la notabilité bastiaise. Le site escarpé ne permettait de toute manière pas de créer de vastes étendues de pelouse.

On décide donc d'en faire un jardin de rocaille, agrémenté d'essences exotiques, tels le Belhombra d'Australie ou les arbres de Judée, associés à des essences locales comme les pins parasols. Il s'agit bien d'un lieu de détente à l'abri de l'effervescence citadine, qui permet de se promener à l'ombre et de profiter au calme de la vue sur la mer. Par ailleurs, pour les habitants de Terra Nova, il permet de se rendre rapidement au Vieux Port tout en profitant de l'ombre du jardin.

Bastia, comme toute ville du XIX^e siècle se doit de disposer d'un certain nombre de bâtiment officiels matérialisant dans l'espace public l'importance politique de la cité. En 1855 le conseil municipal décide donc la création d'un **Hôtel de Ville**.

A l'époque génoise l'administration municipale était installée à la Casetta place du Donjon. Par la suite elle déménagea à diverses reprises jusqu'à son installation en 1854 dans l'ancien pavillon Favalleli.

L'enjeu est donc de construire un édifice spécifiquement conçu pour accueillir les services municipaux, facile d'accès et dont l'esthétique rende compte de l'importance. La ville récupère pour ce faire des terrains militaires situés place du marché. En 1873 le conseil municipal valide le projet du célèbre architecte italien Andrea Scala mais, la commission des bâtiments civils juge le projet trop coûteux.

Il est abandonné après deux ans de négociation et la ville se contentera de modifier les bâtiments militaires de la place du marché, non sans y plaquer un décor de façade caractéristique de la fin du XIX^e siècle : balcon à balustre et corbeaux, pilastres, frontons triangulaires etc. Les armes de la ville se détachent sur un édicule frontal faisant office de fronton. Le bâtiment est inauguré en 1877.



6 L'Hôtel de Ville



7 Le Palais de Justice

L'autre édifice emblématique du XIX^e siècle est le Palais de Justice. Bien qu'ayant perdu une grande partie de ses fonctions administratives sous l'Empire, Bastia demeure le siège du tribunal d'instance. Aussi, dès le règne de Louis-Philippe germe l'idée d'édifier un grand palais de justice.

En effet, de la période génoise à la fin de l'Ancien Régime, la justice était rendue dans les salles du vicariat, au Palais des Gouverneurs. L'édifice sera transformé en caserne par les anglais et conservera cette affectation avec le retour des français en 1796. Depuis, le tribunal de première instance est installé dans l'ancien couvent des Missionnaires, la cour criminelle dans le couvent des Ursulines et la cour d'appel dans le couvent des Jésuites.

Mais ce n'est que sous le Second Empire que le projet se concrétise. La première pierre est posée le 25 juillet 1852. Les travaux durèrent 6 ans et le bâtiment est inauguré le 12 mai 1858. Ce bâtiment de goût italien, est l'oeuvre de Jean-Baptiste Cotin, architecte du département de la Corse.

Il suit les programmes réalisés sur l'ensemble du pays à cette même époque. En effet au milieu du XIX^e siècle, les bâtiments représentatifs du pouvoir arborent un style néoclassique, permettant un certain décorum pour incarner le temple de la loi. La façade est d'ailleurs inscrite à l'Inventaire des Monuments Historiques depuis 1992.

Les transports sont également une problématique majeure au XIX^e siècle. Pour bénéficier de la prospérité économique apportée par la révolution industrielle, Bastia doit moderniser l'ensemble de son réseau routier, de ses aménagements portuaires et se doter d'infrastructures ferroviaires ; le chemin de fer est planifié.

Initialement située près de l'emplacement du rond-point Leclerc, l'ancienne gare a aujourd'hui disparue, détruite lors de la seconde Guerre Mondiale.

Les premiers projets de création de lignes de chemin de fer à Bastia datent du règne de Louis-Philippe, toutefois les premiers crédits ne sont engagés qu'à partir de 1878. Aussi la ligne Bastia-Corte est-elle ouverte en 1888 et celle Bastia-Ajaccio en 1894.

Symbole de l'ère industrielle, le chemin de fer facilita considérablement les transports de voyageurs et de marchandises entre l'intérieur de l'île et le port de Bastia, permettant un gain de temps indéniable et une augmentation des volumes de marchandises.

Il a fallu également repenser la question des transports maritimes. Jusqu'alors le seul équipement à disposition des bastiais était l'actuel **Vieux Port**.

Exigu et d'accès difficile, il ne pouvait s'adapter au développement de la navigation à vapeur. Dès la monarchie de Juillet, la création d'un **nouveau port** est donc programmée. Nous en aborderons les enjeux et les conséquences dans la partie consacrée aux activités commerciales et industrielles.

L'organisation dans la maison

Les modifications apportées à cette époque sur l'organisation de l'espace public ont pour pendant une modification de l'organisation de la maison. En effet, les majestueux immeubles construits à cette époque sont désormais divisés en appartements. Le premier étage reste l'étage noble, généralement occupé par le propriétaire. Les appartements au-dessus peuvent être occupés par des membres de la famille, mis en location ou vendus à des tiers.

Le propriétaire aura généralement le souci de matérialiser sur la façade ou sur le portail son statut, généralement en y apposant son monogramme. Il arrive parfois que les acquéreurs d'appartements fassent de même sur une rampe ou un garde-corps.

POUR ALLER PLUS LOIN

Un **monogramme** est un emblème qui réunit plusieurs lettres en un seul dessin, avec ou sans ornements supplémentaires.

Il symbolise une personne ou un groupe et a la particularité d'être présent sur des façades d'édifices, sur des biens prestigieux ou sur des objets du quotidien.

Réplique du blason, il est l'un des outils de mise en scène de la société du XVII^e au XIX^e siècle. La ville de Bastia en compte de nombreux exemples, sur ses bâtiments comme dans ses collections publiques.

Il a fallu également repenser la question des transports maritimes. Jusqu'alors le seul équipement à disposition des bastiais était l'actuel Vieux Port. Exigu et d'accès difficile, il ne pouvait s'adapter au développement de la navigation à vapeur. Dès la monarchie de Juillet, la création d'un nouveau port est donc programmée. Nous en aborderons les enjeux et les conséquences dans la partie consacrée aux activités commerciales et industrielles. Nous pouvons citer la Maison Suzzoni, situé au 2 rue Cardinal Viale Prela. Son portail d'entrée évoque un arc de triomphe néoclassique. L'arc en plein cintre est doté d'une imposte de fer forgé portant les initiales du propriétaire Don-Jean de Suzzoni.



Les activités commerciales et industrielles



Un nouveau port

De par la position géographique de Bastia, les activités économiques de la ville sont de façon naturelle étroitement liées au secteur maritime. Or, depuis l'époque génoise, aucune modification n'a été apportée à l'actuel Vieux Port, alors que l'industrie et la navigation à vapeur se développent au XIX^e siècle.

A partir de 1815, le mécontentement populaire est de plus en plus virulent. Le port n'est visiblement plus adapté au développement croissant du trafic maritime. La construction d'un nouveau port devient en enjeu crucial pour permettre à Bastia de conserver son rôle de leader économique de l'île.

D'autant plus que, dès 1840, alors que la navigation à vapeur est loin d'être généralisée sur le continent, une compagnie de bateaux à vapeur est créée à Bastia.

Il s'agit de la **Compagnie des frères Valery**. Elle devient rapidement la première compagnie insulaire. De nouvelles lignes régulières s'ouvrent, reliant la Corse au continent français, à l'Italie et à l'Afrique du Nord.

Les frères Valery obtiennent notamment des lignes entre Marseille et l'Afrique du Nord. La compagnie Valery devient alors l'une des principales sociétés maritimes de la méditerranée et impose un monopole sur les échanges de l'île. Mais cette situation ne dure toutefois pas. En 1881, la compagnie Valery est déclarée en faillite.

Grâce au développement de l'industrie, on produit alors en grandes quantités et on transporte des volumes de marchandises toujours plus importants. La vapeur permet de raccourcir les distances, d'augmenter le tonnage, de réduire les coûts de transport et par conséquent de favoriser les échanges.

Selon des chiffres de l'époque, le nombre de bateaux a été multiplié par quatre et le tonnage par huit en moins de trente ans. En 1853, Bastia est le quatrième port français de la Méditerranée après Marseille, Sète et Toulon.

Faute de moyens financiers à la hauteur du besoin, une première phase de restauration est initiée.

En 1852, sous le règne de Napoléon III, l'ancien môle génois est prolongé de 50 mètres. Face à lui, sur l'autre côté de l'entrée du port, la jetée du Dragon est mise en chantier à partir de 1855. Elle sera achevée en 1863.

En 1860, on dynamite et arase le rocher dit « du lion » qui entravait la navigation à l'intérieur du port et qui causa bien des naufrages.

Mais ces aménagements ne suffisent pas pour répondre aux nouveaux besoins. La création d'un nouveau port semble de plus en plus évidente: ce sera l'**actuel port de commerce**.

L'implantation d'un nouveau port dans l'anse Saint-Nicolas est décidée en 1845, mais les travaux seront longs à se mettre en place et le nouveau port n'est mis en activité qu'en 1872. Dès lors, le Vieux Port est affecté aux flottes de pêche et de plaisance.

Le dynamisme de la ville est tel, qu'en 1843 la **Chambre de commerce** est créé.

L'artisanat bastiais

Depuis le XVII^e siècle, Bastia concentre les principaux sites de production corse. Les descriptions économiques de l'époque mentionnent la présence de tanneries, moulins, carrières, filatures de soie, savonneries et fabriques de bougies. Ces activités sont financées par les notables bastiais et la majorité des productions sont destinées à l'exportation.

La tannerie est présente sur le sol bastiais depuis le XV^e siècle. Jusqu'au XVIII^e siècle, cet artisanat connaît une activité en pleine expansion et devient une branche de commerce considérable pour l'économie de la ville. En 1852, Bastia comptabilise huit tanneries, travaillant plus de 12 000 peaux sur l'année. Par la suite, l'activité décline et en 1894 il ne reste plus qu'une tannerie qui fonctionne jusqu'à l'entre-deux guerres.

La fabrication de bougies occupe également une place importante. D'après les archives, cette activité est présente à Bastia jusqu'au XIX^e siècle, disparaît avec les progrès de l'éclairage : lampes à huiles puis éclairage au gaz et enfin à l'électricité. Au maximum de son activité, Bastia comptait quatre fabriques lesquelles étaient en fait de petites unités de production employant une à trois personnes.

On sait également que Bastia produisait des **pâtes alimentaires**. Avant le XIX^e siècle, les fabriques étaient peu nombreuses à Bastia (deux ou trois), l'essentiel des besoins pour la consommation locale étant importé d'Italie. A partir de 1830, de nouvelles machines venues de Livourne facilitent la production. Aussi, une douzaine de fabriques voit le jour dès 1850.

Il ne s'agissait pas de grandes usines comme on l'imagine généralement à cette époque, mais de rez-de-chaussée de maisons transformés en sites de fabrication. A la suite de la Première Guerre Mondiale, les fabriques disparurent à Bastia, même si cette tradition demeure encore en Corse.

Les usines de Toga

Il n'en reste aujourd'hui que peu de traces mais le **site de Toga** a joué un rôle majeur dans l'industrie en Corse. De 1842 à 1978 se sont succédé une usine de fer, une distillerie associée à une fabrique de bouchons et une usine de tabac.

En 1842, Paul Proust de la Gironnière, maître de forges, installe une usine de fer sur le ruisseau de Toga. En partenariat avec un banquier parisien, il développe son affaire en construisant deux hauts-fourneaux, des halles à charbon et des forges. Cependant, il fait faillite suite à la crise de 1847 - 1850. En 1851 l'usine de Toga est revendue aux frères Jackson, principaux aciéristes français.

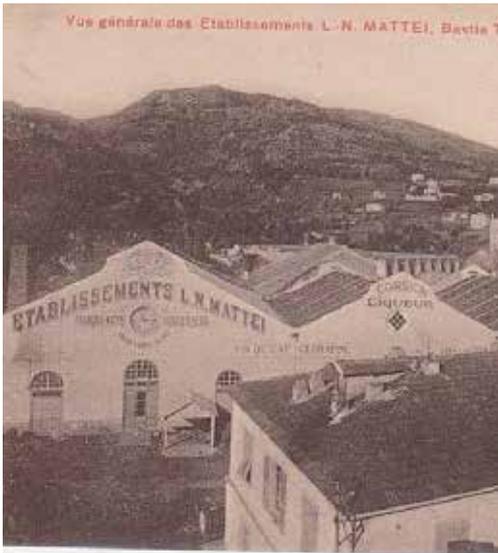
Le site connaît alors une période de prospérité. Il est entièrement réaménagé au cours des deux premières années, avec plusieurs hauts-fourneaux, des fours, des halles à charbons et une fonderie. En association avec des forgerons, les Jackson forment « la Compagnie des hauts-fourneaux, des forges et des aciéristes de la Marine et des Chemins de fer », l'une des principales sociétés industrielles du pays.

Durant la Révolution industrielle, la sidérurgie joue un rôle primordial dans l'économie bastiaise. La demande de produits résistants comme l'acier est en hausse constante afin de construire des rails, des blindages...

A cette époque le site de Toga emploie des centaines d'ouvriers. Entre 100 et 200 personnes travaillent à l'année sur les appareils de production, l'entretien et l'administration. Des saisonniers, provenant d'Italie, de Corse et du continent, sont également recrutés pour les transports entre l'usine et le port. Après une période prospère, le dernier haut-fourneau de Toga s'éteint en 1885 en laissant place à une distillerie.



La distillerie se développe de manière industrielle en Europe au dernier tiers du XIX^e siècle. En Corse, la production de vin voit émerger des marques comme Damiani, Casabianca et Mattei.



La compagnie Mattei, est fondée en 1872, par le cap-corsin Louis Napoléon Mattei.

Elle produit divers alcools et cigares et est installée dans un premier temps boulevard Paoli, dans la maison Maroni. Mattei, bénéficiant de l'appui financier de la banque Fantauzzi, déplacera ensuite son magasin place saint Nicolas, dans un immeuble Fantauzzi. Le succès arrivant avec ses productions *d'amaro* et de *cédratine*, il développe son entreprise en rachetant l'usine de Toga en 1890.

En 1894, le célèbre « Vin Cap Corse au quinquina » est commercialisé en Europe comme à l'International. En effet, la société Mattei s'appuie sur une identité visuelle très marquée pour s'assurer la clientèle des très nombreux corses partis aux colonies.

On retrouve cette démarche sur la façade de la boutique dont le décor a été commandé à Ivo Borghesi, sculpteur bastiais, qui fut l'un des principaux acteurs du mouvement régionaliste qui se structure dans les années 1930. Le même Ivo Borghesi réalise avec un autre sculpteur bastiais, Jean Mathieu Pekle, le fronton de l'usine de Toga. Il s'agit de la reproduction d'une allégorie de la Corse conçue par Paul Mathieu Novellini (1831-1921). Cette même image a été reprise sur les étiquettes de divers produits Mattei.



La distillerie est par la suite associée à une fabrique de bouchons. La société Mattei a quant à elle conservé son statut de plus importante entreprise insulaire jusqu'en 1929.

Mais dès 1924, le site de Toga est désormais utilisé par la société Job Bastos qui y implante la première usine de cigarettes mécanisée de l'île.

Bastia, pôle financier de l'île



Les banques bastiaises illustraient déjà le caractère très moderne de ce capitalisme insulaire du XIX^e et du début du XX^e siècles à la structure fortement mondialisée. Ainsi, la **Banque de la Corse** est fondée en 1936 par François-Marie Altieri. Ce cap corsin a fait fortune dans le commerce à Haïti. Sa banque est installée dans l'immeuble Fantauzzi sur la place saint Nicolas.

Ce majestueux bâtiment, achevé en 1880, illustre la réussite de la famille. Il a été construit par les frères Matthieu et Jean-Baptiste Fantauzzi, dont on retrouve les monogrammes sur les vantaux de la porte principale. Sa façade principale compte cinq niveaux et s'étire en largeur sur onze travées de fenêtres. De style néoclassique, le bâtiment s'inspire de l'architecture Toscane du XIX^e siècle.

Déjà au XVI^e et XVII^e siècles, une tradition capitaliste et négociante existe au sein de la notabilité bastiaise, mais elle se renforce au XIX^e siècle. A partir de la seconde moitié du siècle, alors que la révolution industrielle est à son apogée, la ville s'impose également par sa fonction de place financière.

En effet, les principaux capitaines d'industrie locaux, d'origine bastiaise ou cap corsine, diversifient leur activité en investissant dans d'autres secteurs industriels, commerciaux ou bancaires. Ces flux financiers soutiennent l'industrialisation de l'île en finançant les principales usines. De fait, ils renforcent les activités commerciales, mais participent également au développement urbain, que ce soit par l'implantation du chemin de fer ou le développement de la navigation à vapeur.

La banque Gregorj est une parfaite illustration de la puissance du secteur financier bastiais. Depuis le XVI^e siècle, Bastia concentre le pouvoir financier pour l'ensemble de l'île. Ses notables investissent leurs liquidités dans des secteurs régionaux et se livrent au prêt. Mais au XIX^e siècle, cette activité se métamorphose par la création de grands établissements bancaires parmi lesquels la banque de Gregorj.

Dès le XVIII^e siècle, cette famille de marchands se livre à la spéculation financière. Cette expérience familiale permet à Louis Gregorj de fonder en 1840, une société bancaire qui investit alors dans divers domaines : industrie, modernisation des transports (compagnie de bateaux à vapeur et chemin de fer)...

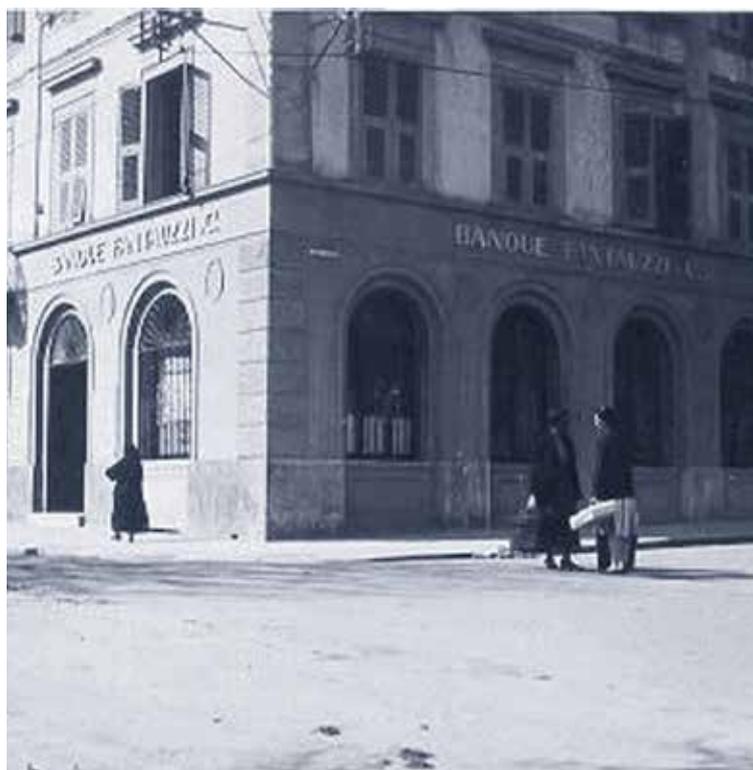
En 1878 son neveu Sébastien lui succède. Ce riche banquier est un personnage clef de l'histoire bastiaise de la fin du XIX^e siècle. Il fait notamment partie du cercle très fermé des notables fortunés de la ville à avoir pris part au financement de la Compagnie de navigation Valery dans les années 1840.

Du XIX^e jusqu'au XX^e siècle, alors que Bastia est la plaque tournante de l'économie régionale, la banque Gregorj s'affirme comme l'une des plus importantes de Corse. Cependant, l'établissement ferme ses portes en 1920.

La famille Fantauzzi s'est enrichie à Porto Rico grâce à la culture de la canne à sucre, fortune ensuite réinvestie dans l'économie insulaire.

Ainsi, Antoine-François Fantauzzi, oncle de Matthieu et Jean-Baptiste fonde, en 1863 avec Santos Gaspari, un autre établissement bancaire à leurs noms, installé un peu plus haut sur la place, dans l'immeuble Campana.

Active jusqu'en 1936, cette banque devient l'un des principaux partenaires de Louis Napoléon Mattei. C'est notamment elle qui lui prête les fonds nécessaires à l'achat et l'aménagement du site de Toga.



Jusqu'alors la distillerie et la fabrique de tabac **Mattei** étaient installées avec la boutique dans l'immeuble Fantauzzi.

La boutique a été protégée au titre des monuments historiques en 2017 et a bénéficié d'une importante restauration.

Sa superficie, son mobilier d'origine, ses décors permettent de retrouver la sophistication des commerces bastiais de l'époque. On peut notamment admirer sur la façade les natures mortes représentant les principaux produits de l'entreprise Mattei que l'on doit au sculpteur Ivo Borghesi.

La vie quotidienne au XIX^e siècle

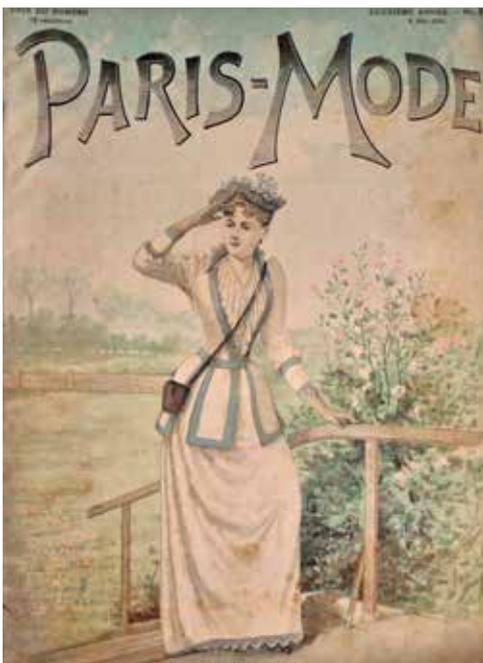
Au XIX^e siècle, la majeure partie des grosses fortunes de l'île sont bastiaises. En effet, depuis la perte de ses fonctions politiques, la ville s'est recentrée sur ses activités économiques qui ont largement bénéficié des bienfaits de la révolution industrielle.

Les transports de personnes comme de marchandises sont plus aisés, ce qui n'est pas sans impacter le mode de vie des Bastiais, plus que jamais friands de suivre les dernières tendances venues du continent, que ce soit du côté français comme italien.

POUR ALLER PLUS LOIN

La Belle époque représente un âge d'or européen débutant à la chute du second Empire et se terminant avec la Première Guerre Mondiale.

C'est le temps de l'insouciance, des progrès grâce à la Révolution industrielle, et des promesses d'avenir. L'électricité, l'automobile, l'aviation, la photographie, le téléphone sont autant de nouveautés qui vont renouveler profondément les modes de vie. C'est l'avènement de la plus grande révolution technologique, industrielle, économique, culturelle et sociale que l'histoire européenne ait jamais connue.



La mode à la parisienne

A partir du milieu du XIX^e siècle, les progrès des techniques et des sciences vont permettre de perfectionner la production textile.

L'industrialisation, les machines (à filer, à tisser, à gaufrer ou à imprimer) et les nouvelles méthodes de production permettent de commercialiser à moindre coût tissus, rubans et dentelles. Commence alors une véritable démocratisation de la mode.

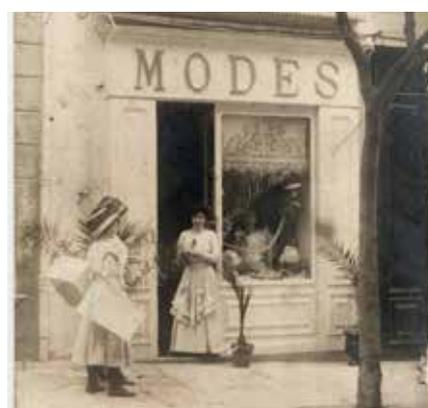
Les journaux illustrés diffusent les modèles créés par les grandes maisons parisiennes telles Worth. Les couturières de province puisent l'inspiration dans cette littérature qui s'appuie notamment sur la photographie pour propager les dernières tendances.

L'apparition des grands magasins et de la vente par correspondance marque une accélération de la diffusion des modèles.

Les Bastiaises, comme toutes les provinciales du continent, commandent des tissus, des vêtements et des accessoires de mode dans les **grands magasins parisiens**, comme le célèbre « Bon Marché », ou dans d'autres grandes villes.

Car l'image de la femme corse toute de noire vêtue ne se généralise qu'à partir de la première guerre mondiale. Le lourd tribut que paye alors la Corse se traduit, du point de vue vestimentaire, par un deuil généralisé.

A la Belle Epoque, les Bastiaises accordent le plus grand soin à leurs tenues. La promenade dominicale de 10h et celle, journalière, de 17h, donnent l'occasion aux femmes de la haute société d'afficher leur garde-robe place Saint Nicolas et boulevard Paoli.



A partir de la fin du XIX^e siècle, la ville présente en fait deux visages. D'une part, la ville moderne sillonnée de larges boulevards et de hauts immeubles de style néoclassique et d'autre part la vieille ville avec ses ruelles escarpées et sombres.

Ces deux ambiances se ressentent à tous les niveaux, y compris en ce qui concerne la mode et les commerces. Dans la ville moderne, on trouve de nombreuses « boutiques chics », avec des modistes en vogue et de grands magasins dont les vitrines regorgent de nouveaux articles provenant de Paris. Les prix y sont relativement élevés et la clientèle est principalement issue de la bourgeoisie citadine. Un magasin emblématique de cette époque était « les Grands Magasins de la Samaritaine ». Portant volontairement le même nom qu'un célèbre établissement parisien, il appartenait à la famille Biancarelli.

A l'inverse, dans la vieille ville, se trouvent des magasins de type traditionnel, fonctionnant comme « les botteghe » de la période génoise. A l'intérieur, on y vend des étoffes au mètre, des bas et des foulards.

Vestige du XIX^e siècle, une pharmacie a conservé son mobilier d'origine. Passée sa porte délicatement sculptée, on découvre à l'intérieur d'élégantes boiseries réalisées par le sculpteur bastiais Sixte Giannoni (1833 – 1892). Le bois sombre artistiquement mouluré et sculpté a conservé intact le charme désuet des officines de la fin du XIX^e siècle.



Cette pharmacie se trouve au rez-de-chaussée du numéro 2 de la rue Salvatore Viale. Cet immeuble de 6 niveaux est l'ancien « Grand Hôtel L'ingénieur », l'un des plus huppés de la ville à la Belle Epoque.

L'orfèvrerie

L'orfèvrerie présente à Bastia, témoigne du luxe et de la richesse propre à la ville et à ses habitants. Depuis l'époque génoise, des générations d'orfèvres s'y sont succédées, participant au prestige de la ville et à sa réputation de capitale culturelle de l'île. Ces orfèvres vivent d'une importante commande publique, notamment à destination des édifices religieux mais également de commandes privées : bijoux, vaisselles, couverts etc... Les créations sont identifiables grâce aux poinçons de maîtres apposés à côté de ceux certifiant la qualité des métaux précieux employés

Le XIX^e siècle est témoin d'une augmentation de ces commandes privées afin de répondre aux envies et aux modes de la société bourgeoise. A Bastia, les ateliers artisanaux de l'époque génoise se transforment en boutiques proposant des pièces uniques tels que des bijoux, des couverts, des objets de la table et autres objets de décoration.

Trois familles d'orfèvres créateurs se sont illustrées dans ce domaine : les familles Viale, Filippi et Danesi. Chacune va, à son tour acquérir une boutique boulevard Paoli. La boutique Viale, située au n° 15 a conservé intact son décor et son mobilier.

Gaetano Macchi (1788-1865)

L'activité de cet orfèvre originaire de Sienne est attestée à Bastia à partir de 1843. Presque toutes les églises de la ville possèdent une ou plusieurs de ses oeuvres. La plupart sont exceptionnelles, non seulement en raison de leur taille imposante mais aussi par leur décor foisonnant et original.

Parmi les oeuvres monumentales qu'il a réalisées, nous pouvons citer :



1
Un tabernacle d'apparat réalisé pour l'église de Saint Jean-Baptiste de 85 cm de hauteur et 60 cm de large.



2
Un tabernacle d'apparat, également réalisé en 1844 pour l'église de Saint Jean-Baptiste. Il mesure 142 cm de hauteur et 123 cm de large.



3
Un chandelier d'autel, dit : « La demilune » datant de 1857 et réalisé pour l'oratoire de la confrérie de l'Immaculée Conception. Il mesure 168 cm de hauteur et 138 cm de largeur.



Mais l'oeuvre la plus emblématique de Gaetano Macchi est sans conteste le groupe processionnel de Sainte Marie. Réalisé en 1856, il est depuis porté chaque 15 août à travers les rues de la paroisse. Cette pièce monumentale mesure 207cm de hauteur, 160 cm de largeur et 120 cm de profondeur.

La sculpture représente la Vierge de l'Assomption patronne de la cathédrale Sainte Marie. A ses pieds, deux angelots sont posés sur des nuées. Derrière la Vierge, deux anges soutiennent un arceau de branchages fleuris.

Cette oeuvre, d'une indéniable finesse, reprend les techniques traditionnelles de l'orfèvrerie :

La première étape consiste en la réalisation d'esquisses et de dessins préparatoires. A partir du XVIII^e siècle, les artisans peuvent s'aider de nombreux recueils imprimés. En France ceux de Pierre Germain sont particulièrement célèbres.

On peut notamment citer :

- *Éléments d'orfèvrerie, contenant 100 planches de modèles d'orfèvrerie religieuse et civile, ornés de gravures au burin par Jean-Jacques Pasquier et de Jean-Charles Baquoy, Paris, 1748.*

- *Le Livre d'ornements, Paris, 1751.*

POUR ALLER PLUS LOIN

La **deuxième étape** est la mise en forme. Elle repose sur deux techniques principales à chaud ou à froid.

A chaud : le métal en fusion est versé dans un moule. Ce n'est pas possible pour une oeuvre de la taille du groupe processionnel de Sainte Marie.

A froid : une plaque de métal est apposée en revêtement sur une forme en bois, ou en tout autre matériau aux formes et proportions exactes de l'objet désiré.

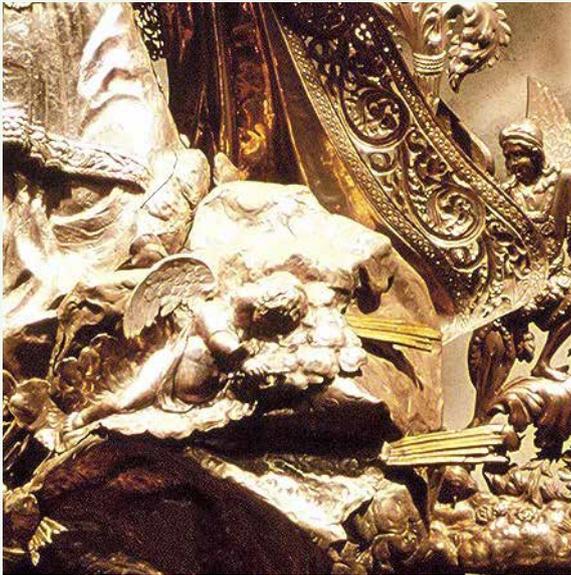
On peut également lui donner sa forme en la martelant sur une matrice en matériau dur. Dans les deux cas les outils employés sont des marteaux et des maillets. La tôle d'argent a été auparavant obtenue en martelant sur une enclume¹ des lingots chauffés à même la flamme. Une fois ce travail terminé, la sculpture est polie avec une pierre dure comme l'agate avant de passer au décor.

Vient ensuite la **troisième étape**.

Il existe six grandes techniques pour décorer les pièces d'orfèvrerie : le repoussé, la gravure, la ciselure, le poinçonné, l'estampage et le découpage à jour.

La statue de procession de Sainte Marie fait appel à la technique du **repoussé**. Le relief est produit en travaillant à l'envers une plaque de métal mince, en la déformant à l'aide d'un poinçon². De la ciselure a également été réalisée à l'aide d'un burin. Cette technique permet de travailler le métal en repoussant la matière, ce qui apporte une grande douceur au modelé.

Un brancard processionnel, en bois sculpté et doré, sert de socle. Il est agrémenté d'une galerie en argent repoussé, ciselé et ajouré, servant à maintenir les bouquets de fleurs lors des processions. La galerie sert également de support à des pique-cierges.



1 Enclume : Masse métallique sur laquelle on forge les métaux.

2 Poinçon : Le poinçon est un outil qui a pour fonction de laisser une marque sur une autre pièce, ou même de la percer. Il est généralement employé pour certifier la qualité des métaux précieux et pour signer l'oeuvre.

De nombreux loisirs

Les notables bastiais se déplacent fréquemment sur le continent, que ce soit pour affaire ou pour leurs études. Ils goûtent, en France comme en Italie, aux loisirs des grandes capitales culturelles et n'entendent pas en être privés de retour sur l'île.

A la Belle Epoque, **la musique** est reine à Bastia. Tous les soirs un orchestre militaire joue gratuitement sur la place Saint Nicolas devant un auditoire nombreux. Plusieurs sociétés musicales voient également le jour comme la société Philharmonique Sainte Cécile ou les Intimes. A partir de 1880, les cafés concerts, tels que Les Folies Bastiaises et le Café-concert des Nations, connaissent un vrai succès.

Le Bel canto, tant apprécié, envahit alors cafés et salons.

Le théâtre est également particulièrement prisé par les Bastiais. Si la pratique est attestée depuis l'époque génoise, c'est le Comte Marbeuf, gouverneur de l'île sous le règne de Louis XV, qui dota Bastia de son premier théâtre. Érigé au milieu de l'actuelle place de l'Hôtel de Ville, il était destiné au divertissement mais était également un outil de diffusion de la langue française.

En raison de son exigüité et de sa vétusté, le Conseil Municipal décide en 1869, de construire un nouveau théâtre plus spacieux. On fait appel à Andrea Scala, architecte italien réputé, et auteur de nombreux théâtres dont celui de Pise. Les travaux, commencés en 1874, sont achevés en 1878 et le bâtiment est inauguré en 1879. L'ancien théâtre est quant à lui, démoli en 1881.

Le nouvel édifice mesure 75 mètres de long pour 25 de large et se compose de **trois corps de bâtiments**.

Le premier donne sur la Place Favalelli. Il abrite une galerie d'entrée, un vestibule à huit colonnes, un escalier monumental, un foyer (actuelle salle des congrès) et des annexes.

La salle de spectacle constitue le second corps. A l'origine, elle était conçue selon un type classique dérivé de la Scala de Milan. Elle comportait trois rangs de loges et un poulailler. Elle était coiffée d'un plafond remarquable décoré par les peintres toscans Ernesto Bellandi et Oreste Malfanti. Les bombardements de 1943 l'ont malheureusement entièrement détruite.

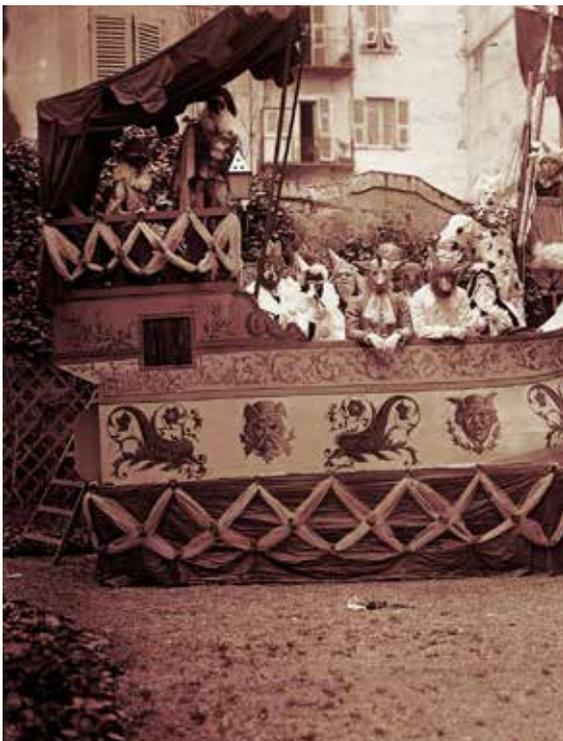
Le troisième corps de bâtiment est constitué par la scène, les loges et des locaux techniques.



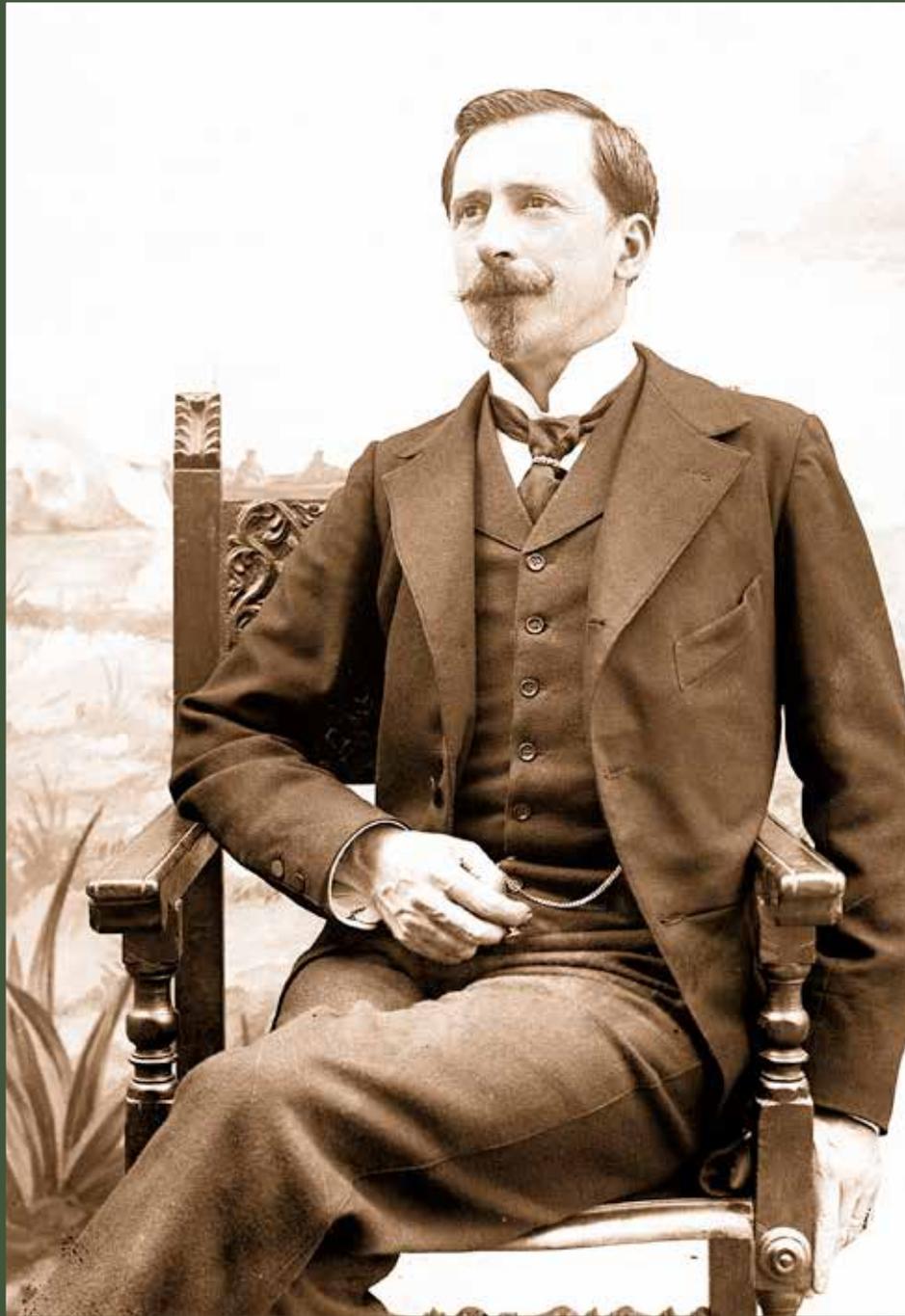
Bastia possède donc, dès la fin du XIX^e siècle, un théâtre dont le faste peut sembler démesuré pour une cité de 25 000 habitants. Son activité intense est rythmée par deux saisons : l'une de théâtre et l'autre d'Opéra. Les citadins se passionnent alors pour le chant lyrique italien. Fins connaisseurs, ils constituent un public exigeant et sévère, qui n'hésite pas à huer les artistes ne sachant pas se montrer à la hauteur de leur art. Ceux qui en revanche gagnent sa faveur peuvent faire l'objet de sonnets laudateurs diffusés grâce aux imprimeries locales.

Ce goût pour le théâtre se manifeste également dans le cercle privé. La bourgeoisie n'hésite pas à monter sur les planches pour des représentations à destination de ses proches.

Le **théâtre amateur** est donc très apprécié durant cette période. En témoignent les photographies de Tito de Caraffa : les décors et les costumes sont recherchés avec un soin digne de troupes professionnelles.



Les clichés de Tito de Caraffa nous donnent également l'occasion de voir à quel point les **fêtes du Carnaval** restent une tradition vivace à Bastia. Héritée de la période génoise, cette fête populaire est l'occasion de défilés de chars ainsi que de bals costumés et masqués.

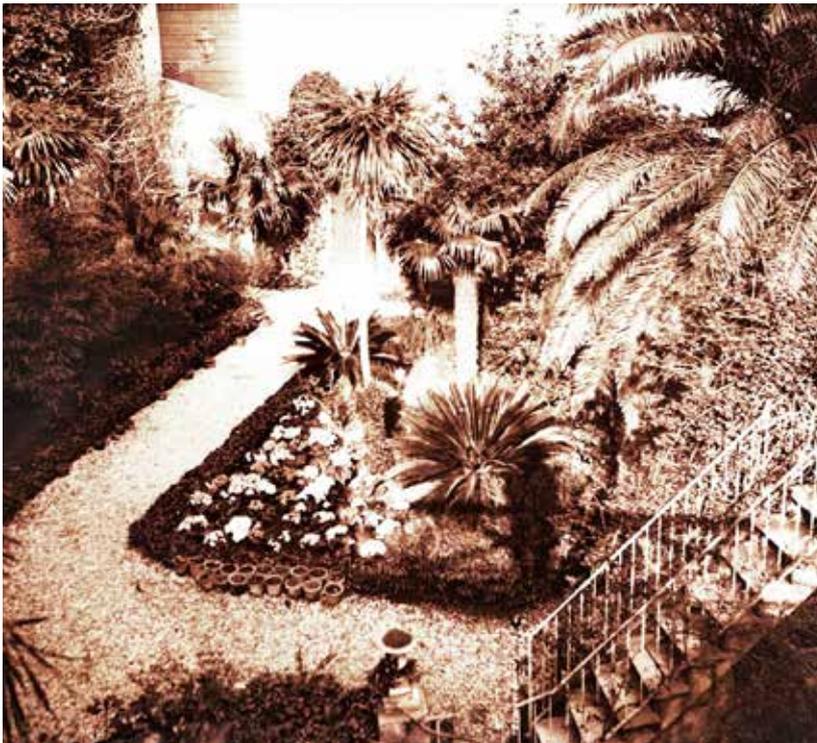


Jean Baptiste de Caraffa (1858-1936), dit Tito, appartient à la haute société bastiaise. Notaire, maire de Bastia, passionné par l'art et les sciences naturelles, il découvre la photographie vers 1890. Equipé d'un matériel digne d'un professionnel, il immortalise la vie quotidienne des siens. Il nous a laissé une longue série de clichés, témoignage fort et marquant de la vie quotidienne durant la Belle Epoque.

La création de sociétés des sciences est une pratique généralisée partout en France et en Europe à cette époque. Elle rend compte du niveau de culture des notables locaux et de leur souci de diffuser la connaissance de leur territoire. La Société des Sciences Historiques Naturelles de la Corse est fondée à Bastia en 1880. Les Caraffa en sont des membres particulièrement actifs, s'intéressant à l'histoire locale comme aux sciences naturelles.

La botanique est l'un des volets de cette culture d'élite typique du XIX^e siècle.

Le référencement d'espèces par le biais d'herbiers ou leur acclimatation est une pratique qui suppose de la culture, du temps libre et des moyens financiers. Les notables bastiais vont s'y livrer avec un plaisir d'autant plus grand que les réseaux commerciaux qu'ils tissent à travers le monde leur donnent accès à toute sorte d'essences exotiques.



L'aménagement d'un jardin suspendu, au Palais Caraffa en 1865, est un parfait exemple de ce loisir élitiste. Bien que de taille modeste, il est propre à satisfaire les goûts naturalistes de la famille. On y acclimate toutes sortes d'essences rares et curieuses tel un dattier, ou un caoutchouc.

L'éducation des jeunes filles suit les principes de l'époque et vise à en faire de parfaites maîtresses de maison. Les arts occupent une place majeure, notamment la musique et la peinture. Comme sur le continent, la **pratique de la peinture** sur porcelaine témoigne d'un certain rang social. Aussi, les jeunes femmes de bonnes familles démontrent-elles leur talent et leur raffinement en peignant et décorant elles-mêmes des pièces de porcelaine qu'elles font venir du continent.

« C'était mieux qu'une aquarelle. Comme par hasard, une coupe de porcelaine se trouvait sur la table ; au fond, encadrée dans la monture toute neuve de bronze verni, était peinte la Jeune fille à la cruche cassée, en teintes lavées qui allaient du lilas clair au bleu tendre. Berthe souriait au milieu des éloges.

- Mademoiselle a tous les talents, dit Octave avec sa bonne grâce. Oh ! c'est d'un fondu, et très exact, très exact !

- Pour le dessin, je le garantis ! reprit madame Jossierand triomphante. Il n'y a pas un cheveu en plus ni en moins... Berthe a copié ça ici, sur une gravure. Au Louvre, on voit vraiment trop de nudité, et le monde y est si mêlé parfois !

Elle avait baissé la voix, pour donner cette appréciation, désireuse d'apprendre au jeune homme que, si sa fille était artiste, cela n'allait point jusqu'au dévergondage. »

Emile Zola, Pot Bouille, 1882

Les intérieurs

Les modifications du mode de vie du XIX^e siècle ne sont pas sans répercussion sur l'habitat. Le **palais Roncajolo** est un exemple emblématique du nouveau cadre de vie des classes aisées.

Le bâtiment occupe une grande partie du côté sud de la place Saint Nicolas. Il fut bâti entre 1863 et 1866 à l'initiative des frères André et Benoît Roncajolo. Dotés d'une fortune colossale, ils construisirent, entre autres le plus prestigieux palace de Marseille, le Grand Hôtel du Louvre et de la Paix, érigé sur la Canebière. Leur immeuble bastiais est réputé pour être le plus luxueux de la ville, c'est à ce titre qu'on y logea l'Impératrice Eugénie en 1869 lors de son voyage en Corse.



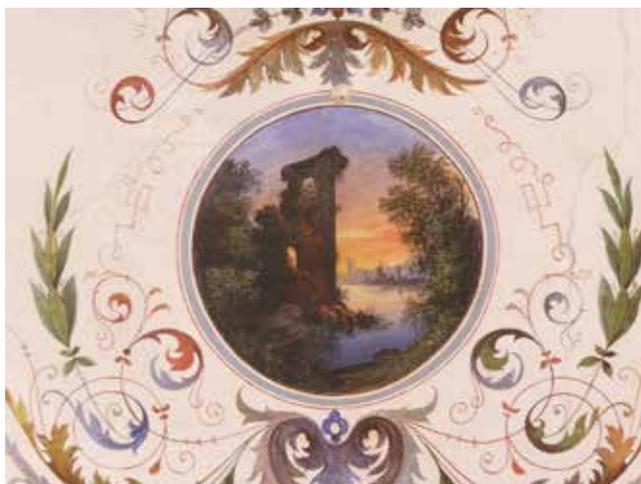
De style néo-Renaissance, il est bâti sur le modèle des palais toscans du XIX^e siècle. Composé de quatre ailes formant un quadrilatère, il est organisé autour d'une cour intérieure.

La façade principale s'élève sur quatre niveaux et compte onze travées de fenêtres. Le décor architectural est très recherché. On peut y voir bossages et refends au rez-de-chaussée, balcons à balustres au premier étage, fenêtres à frontaux curvilignes, et frises de rinceaux. L'ensemble est couronné d'une corniche saillante à modillons que domine un gracieux belvédère érigé sur le toit.

A l'intérieur, une large cage d'escaliers conduit aux appartements en enfilade, clairs et hauts de plafond, comme c'est le cas dans les demeures de cette époque.

Durant tout le XIX^e siècle, les plafonds peints sont des décors particulièrement prisés. Au cours de cette période, plus d'une centaine de peintres, italiens ou corses, exercent leur talent dans la ville, que ce soit pour orner les plafonds de constructions modernes comme pour mettre au goût du jour des bâtiments plus anciens.

Les peintures plafonnantes du Palais Roncajolo représentent quelques-uns des plus beaux et plus parlants exemples de cette pratique décorative en vogue dans l'architecture bastiaise du XIX^e siècle. Peints en trompe-l'oeil sur des fonds pastel, les motifs s'inspirent de la faune et de la flore.



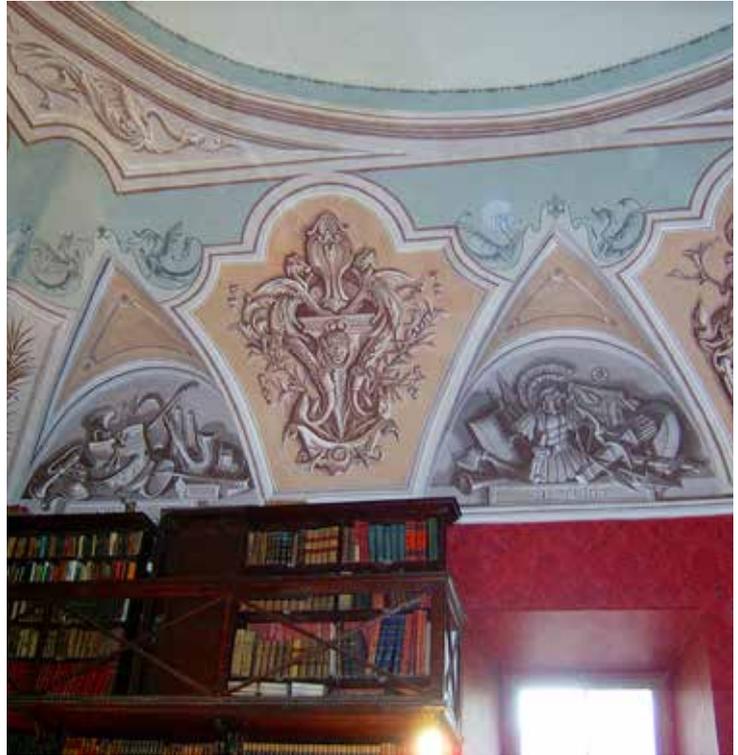
Le Palais Caraffa, d'époque génoise, subit des transformations importantes au cours du XIX^e siècle afin de s'adapter aux changements de modes de vie.

Aussi à l'étage noble, des peintures décoratives en trompe l'oeil viennent au XIX^e et début XX^e siècle, recouvrir les voûtes des grandes salles du XVII^e siècle. Prenons pour exemple la bibliothèque.

Haute et vaste salle à l'italienne, elle occupe deux niveaux en hauteur et possède une voûte à pénétration de lunettes, peinte en trompe l'oeil. Les lunettes sont décorées des armoiries de la famille Caraffa et de divers trophées qui évoquent les arts et les sciences.

Ce décor est l'oeuvre du peintre Gillio qui la signe fièrement et la date de 1911.

Les meubles du XIX^e siècle conservés au Palais Caraffa témoignent eux aussi des goûts de la bourgeoisie bastiaise de cette époque. La plupart sont importés de France sous les règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III et suivent les modes de l'époque.



Le legs Sisco

Le XIX^e siècle est une période faste pour l'Ecole de Peinture Corse. Ce foisonnement artistique va connaître un regain grâce à la conjonction de plusieurs facteurs, dont l'un des plus importants est sans conteste le legs Sisco.

Le bastiais **Giuseppe Sisco** (1748 – 1830), chirurgien et médecin du Pape, a laissé une empreinte indélébile sur sa ville natale. Il lègue, en effet, sa fortune à Bastia afin de constituer des bourses d'études destinées à de jeunes corses méritants.

Elles doivent leur permettre d'étudier le droit, la médecine et les arts dans les prestigieuses écoles romaines.

En un siècle, de 1832 à 1933, Bastia envoie une cinquantaine de boursiers à Rome, dont trente-sept jeunes artistes (architectes, sculpteurs et peintres). En 1870, la loi française ne reconnaît plus les diplômes étrangers. Les futurs médecins et juristes doivent donc se former exclusivement en France, laissant les bourses du legs Sisco aux seuls artistes.

A la suite de ces cinq années d'études, beaucoup d'entre eux reviennent sur leur île natale afin de vivre de leur art. En effet, au XIX^e mais surtout au début du XX^e siècle, les commandes publiques et privées affluent de toutes parts. Les boursiers du leg Sisco suivent les cours de la Villa Médicis, les plus prestigieux de l'époque. Ils vont donc profondément marquer de leur empreinte la vie artistique corse.

Ce fut notamment le cas de **Jean-Mathieu Pekle**.

Ce sculpteur bastiais possède un parcours étroitement lié à sa ville natale, où il fera presque toute sa carrière.

Issu d'une famille de négociants aisés, il se forme à la sculpture à Bastia, dans l'atelier de Gourgouillon. Il est bénéficiaire du Legs Sisco en 1888, il suit des cours de modelage à Rome puis à Paris sous la direction du célèbre statuaire Louis-Ernest Barrias.

Il intègre par la suite l'école de Beaux-arts et débute, dans la capitale, une carrière prometteuse brusquement interrompue par le décès de son épouse.

Le jeune sculpteur se retrouve seul pour élever sa petite fille. En 1904, il décide de retourner à Bastia où il devient professeur de dessin. Il poursuit parallèlement sa carrière, encouragé par l'afflux de commandes publiques et privées lui permettant ainsi de témoigner de son talent.

Il se manifeste notamment à travers les nombreux portraits qu'il réalise, tels les différents bustes d'hommes illustres de la Corse, destinés à orner la salle des séances de l'Assemblée du Département, ou les divers bustes et médaillons de particuliers, décors alors particulièrement prisés dans l'intérieur bourgeois.

Jean-Mathieu Pekle a également fortement marqué le mouvement régionaliste en rendant compte, tant du passé de l'île, que de son époque. Ainsi plusieurs de ses oeuvres figuraient dans le pavillon de la Corse lors de l'exposition internationale de 1937.



Emile Sari
par Pekle

L'invention du tourisme et les hôtes de marque

Au XIX^e siècle, l'émergence du tourisme à Bastia est l'une des manifestations de sa modernité. La riche clientèle anglaise apprécie la douceur de son climat hivernal. Aussi, dès le milieu du XIX^e siècle, les établissements de loisir aptes à répondre aux attentes de cette clientèle exigeante, se multiplient.



Outre les cafés, les cabarets et les buvettes, on dénombre douze hôtels dont l'**Hôtel d'Europe**.

Dès 1814, le n°5 de la rue Neuve-Saint-Roch, abrite le plus luxueux hôtel de la ville. Le duc d'Orléans, et les écrivains Mérimée et Flaubert sont autant de célébrités qui ont pu profiter de ce lieu, dont le décor éblouit ses contemporains.



A l'emplacement de l'actuelle Mairie, se trouvait autrefois le **Cyrnos Palace**, dessiné par l'architecte bastiais Simon-François Fratacci et construit de 1909 à 1911. Ce prestigieux établissement, de style Art Nouveau, était inspiré des palaces de la Côte d'Azur.

L'hôtel comptait soixante chambres et était doté du confort moderne. Conçu dès l'origine pour être entièrement éclairé à l'électricité, il disposait d'un ascenseur, de salles de bains et d'hydrothérapie ainsi que du chauffage central.

Cosmopolite, Bastia reçoit, en 1904, 350 visiteurs allemands qui participent à la première croisière touristique organisée en Corse par une agence berlinoise. Aussi en 1906, le Syndicat d'initiative est créé pour développer l'accueil et sensibiliser le public à son patrimoine.

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

Pistes de Réalisations



Dessine ton monogramme

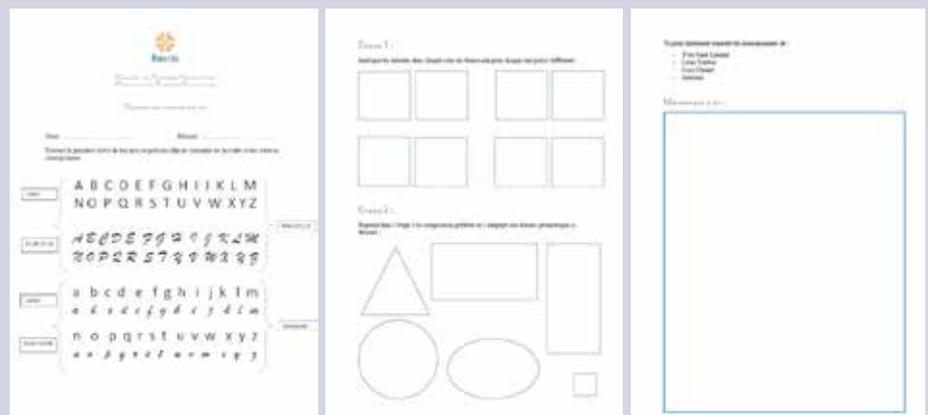


But : La découverte des personnes qui ont habité Bastia avant nous, nous permet de mieux comprendre la physionomie actuelle de la ville. C'est donc un moyen d'appropriation pour les élèves de leur cadre de vie. Le monogramme est l'une des traces qui peut nous guider dans cette découverte. Symbolisant une personne, il a pour particularité d'être présent indifféremment sur des façades d'édifices, sur des biens prestigieux... Il est un outil de mise en scène de la société du XVII^e au XIX^e siècle.

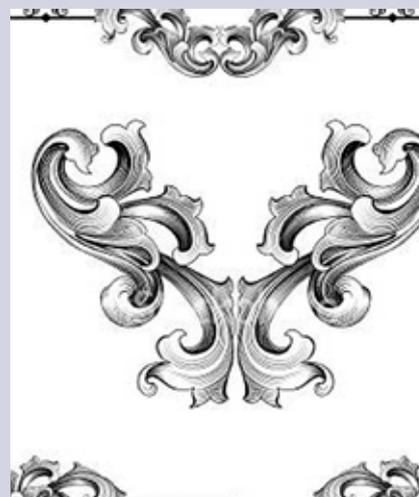
Cet atelier permet donc à vos élèves de créer leur propre monogramme.

MATÉRIEL

- Imprimer pour chaque élève le PDF «Atelier monogramme»
- Crayon et peinture



Deviens orfèvre



But : L'orfèvrerie est une activité dont la présence est attestée à Bastia dès l'époque génoise. Les pièces les plus emblématiques qui nous sont parvenues proviennent des églises, mais de tous temps cette production répondait à une commande privée et publique. A la Belle époque avec l'affirmation de la classe bourgeoise, posséder des bijoux ou de l'argenterie n'est plus un luxe réservé à quelques rares privilégiés.

- 1 Découper le contre collé pour donner la forme du futur bijou -> un bracelet, un médaillon...
- 2 Recouvrir la pièce avec de l'aluminium, pour donner l'illusion de travailler l'argent.
- 3 Avec une pointe (un bouchon de stylo par exemple), créer un motif reprenant les principes de l'orfèvrerie du XIX^e siècle.

MATÉRIEL

- Du contre collé
- De l'aluminium
- Une pointe de stylo, un bout de bois etc...

Atelier
Cycle

2•3

Atelier décors de porcelaine



But : A la Belle Epoque, les notables ont coutume de commander des pièces de porcelaine (assiettes, coupes, vases...) dans les grandes manufactures du continent. Elles peuvent ensuite être peintes à la main par la maîtresse de maison ou ses filles. Par ce loisir, très répandu dans la bourgeoisie européenne, elles démontraient leur culture et le raffinement de leur éducation.

MATÉRIEL

- De l'argile ou de la pâte FIMO
- De la peinture acrylique
- Des pinceaux

1

Créer des objets qui seront peints par la suite. Il peut s'agir de vases, d'assiettes, de coupelles...

Pour la pâte FIMO : cuire la pièce au four selon les indications du produit.

Pour l'argile : laisser sécher la pièce pendant 1 à 2 semaines avant de la peindre.

2

Utiliser de la peinture acrylique pour réaliser des motifs floraux et laisser libre cours à son imagination.

Bibliographie

Ouvrages

- > *Bastia le guide*, Editions du patrimoine, Paris, 2003.
- > Dir. Maestracci, F. *L'orfèvrerie, l'inventaire du patrimoine*, Publication de la Direction du Patrimoine, Bastia, 2003.
- > Jurquet A., Gregori S., Nigaglioni M.E., Giuliani A. «Le legs Sisco, un siècle de vie artistique corse», *catalogue de l'exposition du 24 mai au 08 juin 2007*, Centre d'Etudes Salvatore Viale, Bastia, 2007.
- > Musée de Bastia, «Jean-Mathieu Pekle, le sculpteur de la Corse», *catalogue de l'exposition du 24 juin au 31 décembre 2011*, Musée de la ville de Bastia, Bastia, 2011.
- > Dir. Nigaglioni, M.E. «Etre et paraître, 150 ans de mode vestimentaire à Bastia», *catalogue de l'exposition du 19 septembre au 23 octobre 2009*, Direction du Patrimoine de la ville de Bastia, Bastia, 2009.
- > Dir. Nigaglioni, M.E. «Bastia à la Belle Epoque vue par Tito de Caraffa», *catalogue de l'exposition du 18 septembre au 17 octobre 2008*, Direction du Patrimoine de la ville de Bastia, Bastia, 2008.
- > Dir. Campocasso, P.J. «Palazzi di l'Americani», *catalogue de l'exposition du 22 juillet au 30 décembre 2017*, Museu di a corsica, Collectivité territoriale de Corse, Albiana, Pise 2017.

Articles

- > Rovere, A. « Bastia dans la Révolution 1789-1794 », *Bastia, une histoire revisitée. Catalogue général des collections exposées*, pp. 59-66, Musée de la Ville de Bastia, Bastia, 2011.
- > Beretti, F. « Bastia sous le royaume anglo-corse 1794-1796 », *Bastia, une histoire revisitée. Catalogue général des collections exposées*, pp. 67-75, Musée de la Ville de Bastia, Bastia, 2011.
- > Campocasso, P.J. « Bastia ou l'affirmation d'une capitale économique insulaire », *Bastia, une histoire revisitée. Catalogue général des collections exposées*, pp. 90-98, Musée de la Ville de Bastia, Bastia, 2011.
- > Cini, M. « Les élites culturelles bastiaises durant la première moitié du XIX^e siècle », *Bastia, une histoire revisitée. Catalogue général des collections exposées*, pp. 118-124, Musée de la Ville de Bastia, Bastia, 2011.
- > Jurquet, A. « Bastia et le legs Sisco, un siècle de vie artistique corse », *Bastia, une histoire revisitée. Catalogue général des collections exposées*, pp. 125-1132, Musée de la Ville de Bastia, Bastia, 2011.
- > Pierre-Jean Campocasso, *Deux notables bastiais de la fin du XIX^e siècle. Entre pouvoir économique et influence politique : Etienne-Louis Orenca (1818-1892) et Louis-Napoléon Mattei (1849-1907)*, Les cahiers de la Méditerranée, n°92, 2016

Document conçu par Elodie Frison
sous la direction de Marie Hélène Giuly.

Mairie de Bastia, Direction Générale Adjointe à l'Architecture et au Patrimoine

Pôle Politiques Patrimoniales - Pavillon des Nobles Douze
Place du Donjon, 20200 Bastia

Email : patrimoine@bastia.corsica
Tél. : +33 (0) 4 95 32 91 66

